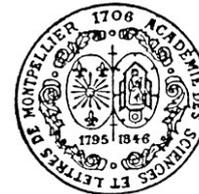


FIEVRES INTERMITTENTES ET QUINQUINA A LA COUR DE LOUIS XIV

Par André Bertrand



Le quinquina obtenu à partir de l'écorce du *cinchona*, arbre originaire du Pérou, dont on extraira la quinine au XIXe siècle, a été le premier médicament systémique efficace prescrit au cours d'une maladie infectieuse.

Après rappel des données relatives aux fièvres intermittentes acquises au milieu du XVIIe siècle, les modalités de la diffusion du quinquina en Europe et, surtout, les conditions de son triomphe dans notre pays durant le règne de Louis XIV seront précisées en analysant les écrits de ce temps, qu'ils soient médicaux ou littéraires.

Image : Wikipédia

Les fièvres intermittentes au début du règne de Louis XIV

A l'avènement de Louis XIV, les connaissances médicales concernant les fièvres, et notamment les fièvres intermittentes, demeurent rudimentaires.

Au plan clinique on distingue, certes, les fièvres continues, symptomatiques de foyers profonds, des fièvres intermittentes à renouvellement périodique. Suivant la fréquence des reprises et la durée de l'« intermission » on parle de fièvre tierce, quarte, double tierce, double quarte... Mais l'appréciation de ces dernières n'est qu'approximative puisque la température du corps humain n'est pas encore mesurée. De plus cette distinction n'est pas nouvelle. Déjà Celse et Galien, qui redoutaient particulièrement la fièvre quarte, avaient désigné les fièvres en notant leur périodicité. Au cours du XVIIe siècle, Monsieur de Bezançon, médecin de la reine Marie-Thérèse, décrira à son tour avec précision les accès fébriles qui débutent par des frissons, un tremblement intense et se poursuivent avec une période de chaleur accompagnée d'élévation de la fréquence du pouls. Ces mêmes troubles sont détaillés par Monginot, docteur en médecine, qui fut l'ami de Jean de la Fontaine. Ces auteurs signalent que l'évolution de cette maladie peut être mortelle au cours d'accès que l'on dit pernicieux.

L'interprétation de ces fièvres demeure extrêmement fantaisiste. Michèle Caroly dans un essai sur "Le corps du Roi Soleil" s'exprime ainsi: "Les matières fermentent et produisent des acides et des vapeurs dans le sang qu'elles altèrent et raréfient tout en augmentant sa chaleur, provoquant la coagulation, d'où la sensation de froid et les frissons, les "horreurs" comme on les appelait. Quand la

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

coagulation s'arrête, le sang excite la fièvre qui dure jusqu'à ce qu'il soit purifié par la transpiration et l'élimination de l'urine. Mais pourquoi les accès de fièvre et leur répétition périodique? C'est que les matières dans le sang fermentent à des moments différents suivant le type de fièvre". Pour Monginot, "la fièvre est un bouillonnement, une fermentation extraordinaire due à un mauvais levain qui tient de l'aigre ou de l'âcre". Quant à La Fontaine qui étudie les écrits de son ami, il déclare "qu'il ne saurait rentrer dans un tel dédale d'interprétations et qu'il ne le pourrait, d'ailleurs, car la géométrie et la physique sont par trop réfractaires à la rime". Il serait vain d'aller plus loin dans cette analyse. D'ailleurs, en 1690, Monsieur de Bezançon n'a-t-il pas affirmé: "La fièvre est l'énigme et le Protée de la médecine" ?

En ce temps, on connaît la survenue de véritables épidémies de fièvre intermittente au contact des marécages et des eaux stagnantes. Mais il s'agit là, encore, de faits acquis depuis longtemps. Hippocrate déjà, dans son *Traité des eaux, des airs et des lieux* avait attribué l'origine des fièvres malignes aux exhalaisons des marais. On retrouve cette notion dans la littérature occidentale la plus ancienne. C'est ainsi qu'Ossian, héros et barde écossais, exalte les vertus guerrières d'un de ses compagnons : "Et toi, O Ducomar, tu étais fatal comme les exhalaisons du marécageux Vano lorsqu'elles s'étendent sur les plaines de l'automne et qu'elles portent la mort parmi les nations".

Sous le règne de Louis XIV, donc, la notion de marécage vecteur de la maladie est bien affirmée et on commence à employer le terme de "miasmes", c'est à dire d'émanations qui, bien qu'inappréciables par les procédés de la physique et de la chimie débutantes, se répandent dans l'air et exercent une action néfaste chez l'homme.

A cette époque où les terres étaient mal drainées et les cours d'eau irréguliers, les occasions d'acquérir une fièvre intermittente étaient fréquentes. Deux circonstances particulières devaient présider au développement de nombreux cas parmi les proches de Louis XIV.

La première est la guerre entreprise contre les Provinces-Unies. On sait que Guillaume d'Orange, pour gêner la progression des troupes françaises, décida, au printemps 1672, l'inondation des polders; mais ce fut aussi une tactique suivie par les français. Des épidémies de fièvres intermittentes intervinrent parmi les soldats et les généraux mais encore parmi la cour. En effet, lorsqu'il était aux armées, le roi invitait une partie de ses familiers à le suivre. C'est ainsi que Madame de Sévigné pouvait écrire à son cousin Bussy-Rabutin, le 18 mars 1678 : "Que dites-vous de la prise de Gand? Il y avait longtemps que l'on n'y avait vu un roi de France. En vérité le nôtre est admirable et mériterait bien d'avoir d'autres historiens que des poètes. Ces historiens-poètes, tout habillés de neuf, détonnant parmi les militaires comme deux veneurs novices au milieu d'un équipage exercé, suivent la cour à pied, à cheval, dans la boue jusqu'aux oreilles ... ". Ces deux historiographes en difficulté étaient Nicolas Boileau et Jean Racine. Si le second en réchappa, le premier fut atteint de fièvre intermittente. Quant à Louis XIV, il fut, à de multiples reprises, fébrile. En octobre 1655, alors qu'il séjournait en Flandre, une fièvre tierce le tint immobilisé durant neuf jours. Après la chute de Dunkerque, en juin 1658, il tomba malade à Mardyck et fut incapable de suivre la glorieuse campagne de Turenne. Ramené à Calais, il parut entre la vie et la mort. Après vésicatoires, saignées, tisanes exsudatives et purgations nombreuses, le roi guérit enfin. Beaucoup plus tard, en octobre 1675, un nouvel accès de fièvre intermittente intervint à son retour de quatre campagnes militaires.

Mais il n'était pas besoin de courir les chemins et les routes pour être en danger. Les circonstances d'infestation vont se multiplier au moment de la construction du château de Versailles. Le pavillon de chasse de Louis XIII, qui plut tant à son fils, était bâti, en effet, près de marécages. De 1668 à 1682, de grands travaux de terrassement et de drainage eurent lieu ; ils furent périodiquement

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

désorganisés par les ravages que déterminaient les fièvres chez les ouvriers. C'est ainsi que l'aqueduc de Maintenon, destiné à drainer les eaux de l'Eure pour les fontaines des jardins, resta inachevé à la suite, dit-on, de la mort de plusieurs milliers de personnes. Mais plus tard au moment des illuminations du grand canal et des fêtes de "l'Île enchantée", le danger était toujours présent. Le duc de Saint Simon note que "l'abondance des eaux forcées et ramassées de toutes parts les rend vertes, épaisses, bourbeuses. Elles répandent une humidité malsaine et une odeur qui l'est encore plus".

En ce milieu du XVII^e siècle, la médecine officielle ne proposait aucun médicament véritablement efficace pour lutter contre ces fièvres. Suivant en cela les anciens, et en particulier Rhazès, médecin persan du Xe siècle, on utilisait, bien en vain, les dérivés de l'arsenic. D'une manière moins agressive, la tisane de centaurée était prescrite. Mais la base du traitement était centrée sur l'évacuation du "principe morbifique". De là les multiples lavements, purges et saignées qui étaient réalisés. La Fontaine, particulièrement critique, écrira à leur sujet, en 1682 :

*On n'exterminait pas la fièvre, on la lassait.
Le bon tempérament, le séné, la saignée ...
Remettaient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissait, mais toujours lentement.
Cependant la longueur minait nos facultés.
5' il restait des impuretés,
Les remèdes alors de nouveau répétés ...
relâchaient, resserraient, faisaient un nouvel homme.
Un nouvel homme! Un homme usé!
Lorsqu'avec tant d'apprêts cette œuvre se consomme
Le trésor de la vie est bientôt épuisé.*

La fréquence des fièvres, la gravité de certaines d'entre elles, leur insensibilité au traitement préconisé par la faculté et par les archiatres royaux, frappaient les esprits et étaient évoquées par les écrivains.

Molière retranscrit dans *Les Femmes savantes* le "Sonnet à Mademoiselle de Longueville sur sa fièvre quarte" écrit par l'abbé Cotin en 1663. Voici le début de la déclamation de Trissotin (Tri-Cotin, trois fois sot) entrecoupée par les exclamations d'Armande, de Philaminte et de Bélise :

*Votre prudence est endormie
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.
Faites la sortir, quoiqu'on dit
De votre riche appartement
Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie ...*

Racine, en 1686, quelque peu flagorneur, complimente le roi en ces termes:

*Grand Dieu! Conserve-nous ce roi victorieux
Empêche d'aller jusqu'à lui
Le noir chagrin, le dangereux ennui,
Toute langueur, toute fièvre ennemie ...*

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

Et les vers de l'Académie.

Enfin Jacques Bénigne Bossuet, orateur sacré intraitable, tance la cour en s'écriant du haut de sa chaire: "Convertissez-vous, n'attendez pas que la maladie vous donne des conseils salutaires. Que la pensée en vienne de Dieu et non de la fièvre !".

Introduction de la poudre de quinquina en Europe



Ecorce de quinquina, image Herboristerie suisse, Strasbourg

Sébastien Baldo, médecin génois, a écrit en 1650 une histoire de la découverte des effets de la poudre de quinquina. A ses dires, la femme du comte El Cinchon, vice-roi du Pérou, contracta les fièvres peu après son arrivée à Lima en 1628. Juan de Véga, médecin de la cour, impuissant à la guérir, demanda l'autorisation d'employer, en dernier recours, un remède fébrifuge traditionnel dans les populations indigènes: le *kina-kina*, ou encore "l'écorce des écorces", recueilli dans la Cordillère des Andes. A l'étonnement général la comtesse fut guérie. Enthousiasmée, elle demanda que l'écorce soit préparée en grande quantité. C'est donc sous le nom de "poudre de la comtesse" que ce remède fut distribué aux malades fébriles qui se rétablirent "miraculeusement".

Cette narration, longtemps adoptée sans contrôle, semble sujette à caution car dans des mémoires écrites à son retour d'Amérique, Don Luis, comte El Cinchon dit ses efforts pour débarrasser la ville de Lima des fièvres intermittentes mais ne parle jamais de l'existence d'un remède nouveau, et d'une éventuelle guérison de sa femme.

Les faits ultérieurs semblent plus précis. C'est probablement Barnabé de Cobo, jésuite procureur de la province du Pérou, qui introduisit la poudre en Espagne en 1640. Les effets de celle-ci furent connus à Alcalá de Henares qui était le centre des missions de la Compagnie de Jésus. Toutefois la diffusion de la poudre de quinquina à l'ensemble de l'Europe se fit à partir de Rome. Dans cette histoire mouvementée apparaît un nouveau personnage, Juan de Lugo, jésuite avisé et entreprenant. Issu d'une famille de la haute noblesse de Séville et juriste averti, il va gravir les échelons de la hiérarchie religieuse. Il se trouve, bientôt, à Rome, cardinal et, de surcroît, confident du pape Innocent X. Or en 1649 le général des jésuites vient à mourir et les provinciaux du monde entier convergent vers la ville éternelle pour élire son successeur. Celui d'Amérique du Sud apporte dans ses bagages la fameuse écorce. Le cardinal de Lugo, enthousiasmé par l'annonce de ses effets, en parle au pape qui charge son médecin Fonseca de l'étudier. Après l'avoir expérimentée sur les habitants de la campagne romaine, celui-ci déclare qu'elle vient à bout des fièvres et qu'elle est dépourvue d'effet nocif. Dès lors, la "poudre des jésuites" ou encore "poudre cardinale" va être plus largement utilisée.

La France est atteinte très tôt, car le cardinal de Lugo avait vanté, dès 1649, les bienfaits de

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

l'écorce à son ami Mazarin, alors atteint de fièvre, et lui en avait procuré quelques onces. Elle va aussi être fournie aux Flamands de la région d'Anvers qui l'expédièrent en Angleterre vers 1655.

Cette extension du champ d'expérience sera décevante. Y a-t-il eu mauvaise utilisation du produit? Y a-t-il eu malfaçon et fraude devant l'augmentation de la demande? Ou encore y a-t-il eu peur à l'égard d'une poudre ne provenant pas de l'établissement médical officiel? Quelles que soient les réponses apportées à ces questions, les réactions négatives furent nombreuses. En Belgique, Jacob Chifflet, médecin de l'archiduc Léopold d'Autriche, gouverneur des Pays Bas, ne réussit pas à le guérir d'une fièvre quarte malgré l'administration du quinquina. Il écrit en 1652 un livre critique en langue anglaise, *Exposure of the febrifuge powder from the american world*. De même, V. Fortunatus Plempius, recteur magnifique de Louvain, fait une satire mordante de la "poudre du cardinal". En France, Gui Patin, doyen du Collège Royal de Médecine de Paris, que l'on sait ennemi farouche de toute innovation depuis sa prise de position contre la thèse de William Harvey sur la circulation sanguine, condamne le quinquina. Dans une lettre du 8 avril 1653, il se targue "d'avoir parlé hardiment contre cette nouveauté en plusieurs lieux où ces bons pères passe-fins, les jésuites, promettaient miracle et où elle n'avait rien fait". Guenault, médecin de Louis XIV, acquiesce lui aussi et considère la "poudre des jésuites" comme "déchue". Il en est de même de Renatus Moneus, professeur de médecine à Paris, qui écrit en 1655 : "La réputation de la poudre du Pérou est tellement morte en cette ville qu'on n'en parle plus et que nous n'en ordonnons plus".

Pour comble de disgrâce, la même année la peste s'abat sur Rome, et prenant prétexte de l'inactivité de la poudre contre ce fléau les détracteurs du quinquina se multiplient.

En 1658, Oliver Cromwell, Protecteur de la nation, désavoué par ses compatriotes et nommé par dérision "le roi des marais" particulièrement nombreux autour de Londres, est atteint de fièvre. Il ne tarde pas à succomber au fléau, ses médecins ayant refusé de lui prescrire la poudre de quinquina que les "papistes" pouvaient bien avoir créée afin d'exterminer les protestants. Il est plus simple de penser qu'ils avaient été influencés par la vague de dénigrement qui déferlait sur l'Europe.

Trois médecins de qualité ne s'étaient pourtant pas laissé abuser.

En Angleterre, Thomas Sydenham qui, pour son dévouement et l'acuité de ses observations, fut appelé "l'Hippocrate anglais", affirma contre l'opinion dominante, en 1666, dans *Method for curing the fevers*, qu'il obtenait des résultats remarquables avec le quinquina au cours des fièvres intermittentes. Il fixait dans cet ouvrage les modalités d'administration adéquates. En 1685, dans une lettre à Robert Brady, il redira son opinion très positive.

En France, Charles de Barbeyrac, docteur de Montpellier, qui disposa de la poudre dès 1664, témoigne de son efficacité. De tendance néo-hippocratique, il suivait une carrière très proche de celle de Sydenham et une tradition veut qu'ils se soient rencontrés à Montpellier, mais le passage du médecin anglais n'est pas consigné sur les registres de la Faculté de Médecine. Quoi qu'il en soit, le philosophe John Locke, dont on sait la présence dans cette ville en 1676-1677, ne faisait pas de différence entre eux. Théophile de Bordeu a justement écrit à ce sujet: "Ces deux honnêtes et sages praticiens vécurent en même temps. Locke, leur ami commun, a dit qu'ils se ressemblaient par leur physionomie autant que par leurs mœurs. Ils surent l'un et l'autre réduire la médecine à sa plus grande simplicité et en saisir, pour ainsi dire, le pur esprit au milieu des querelles et des factions excitées ...".

En Italie, Sébastiano Baldo affirme l'efficacité de l'écorce du Pérou dans un ouvrage édité en 1656 qui a un titre de combat: *Cortex peruviae redivivus, profligator febrium, assertus ab impugnationibus Melippi Protimi, medici belgæ*.

Ces trois médecins, clairvoyants et rigoureux s'opposent donc à tous ceux qui, bien à tort, prophétisent en ce temps la mort prochaine du quinquina.

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

Triomphe du quinquina à la cour du Roi-Soleil

Depuis le décès de Mazarin, en 1661, Louis XIV, jeune roi ambitieux, règne en France. Charles II Stuart est monté sur le trône en Angleterre en 1660. A Rome, le cardinal Juan de Lugo, qui a tant fait pour la diffusion de l'écorce péruvienne, est lassé par des luttes et des joutes incessantes. Son protecteur, Innocent X, est mort en 1655. Toutefois, alors que la "poudre cardinalice" est en déroute un peu partout en Europe, le conclave réuni à Rome une fois de plus envahie par une épidémie de fièvre intermittente, ne déplore aucun décès parmi ses membres grâce à l'utilisation du quinquina.

C'est dans cette atmosphère où bien peu de faits positifs interviennent que l'attention se porte sur un certain Robert Talbor, originaire de la province anglaise de l'Essex redoutée pour ses marais et ses fièvres endémiques. Cet homme n'est pas médecin. Il se dit apothicaire - mais il n'a fait en réalité qu'un bref séjour dans une officine de Cambridge - et inventeur d'un remède souverain contre les fièvres. De fait, grâce à lui, Talbor guérit de nombreux malades. Cette nouvelle se propage et, en 1668, il est devenu à la mode. Il s'installe à Londres où il se pare du titre de *pyritriatre*. Il n'hésite pas à publier un ouvrage dont le titre est *Pyretologia*, où il affirme que grâce à lui "on ne reprochera plus rien aux médecins et l'Essex ne sera plus secoué par les fièvres. Une santé certaine salue son maladif rivage". De plus, se gardant bien de révéler la composition de son remède, il ose vilipender la "poudre des jésuites" dont il dit avoir vu "les effets les plus dangereux suivre l'absorption".

En 1679, sa renommée grandit. Il guérit, en effet, des fièvres Charles II Stuart au moyen de son remède secret. Le roi n'est pas ingrat. Il l'anoblit et donne à l'ancien apprenti apothicaire le titre de "Premier médecin ordinaire de Sa Majesté".

Talbor devait venir exercer ses talents en France en 1679. Celui qui, désormais, se fait appeler le *chevalier Talbot* organise autour du "remède anglais" une publicité habile qui porte rapidement des fruits. Plusieurs courtisans atteints de fièvre intermittente sont guéris. Or, Monseigneur le Dauphin avait contracté, en 1678, une fièvre quarte qui s'était révélée extrêmement rebelle. Au cours d'une reprise de la maladie qu'il était incapable de guérir, Antoine d'Aquin (Daquin), premier médecin du roi, fait, à son corps défendant, appel au *pyritriatre*. Talbot accourt et administre son remède à l'héritier du trône. Avant la guérison de ce dernier, il prend aussi en charge la Dauphine qui était elle-même atteinte de fièvre.

Madame de Sévigné, dans une lettre à sa fille, Madame de Grignan, datée du 8 novembre 1680, narre ces événements: "L'Anglais a promis au roi sur sa tête, et si positivement, de guérir Monseigneur dans quatre jours et de la fièvre et du dévoiement que s'il n'y réussit, je crois qu'on le jettera par les fenêtres, mais si ses prophéties sont aussi véritables qu'elles l'ont été pour tous les malades qu'il a traités, je dirai qu'il lui faut un temple comme Esculape. C'est dommage que Molière soit mort; il ferait une scène merveilleuse de Daquin qui est enragé de n'avoir pas le bon remède et de tous les autres médecins qui sont accablés par les expériences, par les succès et par les prophéties comme divines de ce petit homme. Le roi lui a fait composer son remède devant lui et lui confie la santé de Monseigneur. Pour Madame la Dauphine elle est déjà mieux, et le comte de Grammont disait hier de Daquin :

*Talbot est vainqueur du trépas.
Daquin ne lui résiste pas.
La Dauphine est convalescente,
Que chacun chante!*

On ne parle à la cour que de cela(1)".

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

Bientôt Monseigneur fut lui aussi guéri et ces cures éclatantes déterminèrent Louis XIV à donner sa protection à Talbot. Celui-ci obtint, d'autre part, une gratification de deux mille livres (avec promesse d'une pension annuelle de même importance). De plus le roi lui fit remettre l'énorme somme de quarante huit mille livres pour rédiger un traité dans lequel il dévoilerait la composition de son remède. Le chirurgien du roi, Nicolas de Blagny, était chargé de la divulguer.

Louis XIV, portait, en effet, un intérêt tout particulier à la pharmacopée. Il s'était fait aménager un cabinet d'apothicaire personnel où il préparait lui même des mixtures et des décoctions que son valet était chargé de distribuer.

Certains prétendent que Talbot empocha l'argent et n'en livra pas pour autant le secret de la drogue, et que Nicolas de Blagny, pour mener à bien la mission qui lui avait été confiée, dut faire l'analyse d'une dose de la fameuse poudre obtenue grâce à un valet de chambre. Quoiqu'il en soit, il dévoila, en 1682 seulement, la composition de la préparation dans un opuscule intitulé *Le remède anglais pour la guérison des fièvres*, et le monde ébahi apprit qu'il s'agissait d'une infusion très concentrée de quinquina dans du vin dont l'amertume était masquée par adjonction de plantes : genièvre, fenouil, citron, persil ..

Le secret éventé, la poudre de quinquina va être largement utilisée ; bientôt on n'en trouve plus chez les apothicaires. Louis XIV fait alors venir à grand prix de fortes quantités de l'écorce fébrifuge de Lisbonne et de Cadix qui est distribuée dans les hôpitaux.

En l'année 1680, le crédit de Talbot est à son apogée. Il va avoir de nombreux succès avant de revenir en Angleterre où il mourra prématurément à l'âge de quarante ans, en 1681. Après la guérison de Monseigneur et de la Dauphine, il réussit la même cure miraculeuse chez Mademoiselle, Marie-Louise d'Orléans, cousine germaine du roi. Parmi les patients célèbres qui recouvrent la santé grâce à lui, on compte encore le duc de Richelieu, le Grand Condé et son fils, mais aussi Colbert. Madame de Sévigné dans ses lettres à sa fille nous apprend par ailleurs le rétablissement de plusieurs de ses proches. Il en est ainsi de Madame Louise de Coligny sa nièce, du Chevalier de Grignan qui était au service du Dauphin, de Monseigneur de Grignan, évêque d'Evreux, mais aussi de l'abbé Christophe de Coulanges, son oncle, qui administrait ses biens et qu'elle appelait Le bien Bon. Elle écrit, à son sujet, le 6 octobre 1679 : "Il fait le plus beau temps du monde, le bon abbé est parfaitement bien ... Son rhume est allé avec sa fièvre. L'anglais est un homme divin". Elle signale de plus l'action bénéfique de la poudre miracle chez le maréchal de Bellefonds, chez le marquis de Hautefeuille, gentilhomme ordinaire du roi, et chez Monseigneur de la Baume, évêque de Saint-Omer, au sujet duquel elle précise: "Le médecin anglais le fit saigner par force et, ensuite, avec son remède il l'a ressuscité et, dans trois jours, il jouera à la fossette"(2).

Peu à peu ces cures radicales condamnèrent au silence les détracteurs du quinquina qui tenaient, il y a peu, le haut du pavé. Madame de Sévigné écrit le 1er novembre 1676 : "Ah! que j'en veux aux médecins ... Quelle forfaiture que leur art ... Le remède les rend fort méprisables avec leurs saignées et leurs médecines". Ses regrets seront particulièrement aigus lorsque le cardinal de Retz succombera, le 24 août 1679, après sept jours de fièvre, sa famille lui ayant refusé le remède anglais bien qu'il le demandât. Un an après, le 16 mars 1680, elle déplorera le décès du duc de La Rochefoucauld dont elle décrit la maladie dans trois lettres adressées à sa fille. Après avoir été confié au frère Ange, capucin guérisseur, pour une grosse fièvre, la situation s'aggrave. Le *pyritriatre* est appelé ... trop tard pense la marquise. Elle écrit: "Samedi le remède de l'anglais avait fait des merveilles ... On chantait victoire ... Dans cet état, hier à six heures il se tourne à la mort".

De telles erreurs et de tels échecs soulignent, en contrepoint, les succès obtenus avec la poudre de quinquina lorsqu'elle est correctement administrée. Talbot qui n'avait eu aucune originalité dans la composition de sa drogue la prescrivait bien. Monsieur de Bezançon écrira en 1690: "Pour ce qui est de la manière de s'en servir nous n'en avons point de plus en usage et de plus éprouvée que

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

celle du sieur Talbot, anglais, qui, instruit par la pratique de quelques médecins, s'était enhardi à le donner plusieurs fois en un même jour et d'en continuer l'usage durant plusieurs semaines, et même plusieurs mois, au lieu qu'auparavant on eût fait un grand scrupule d'en donner deux fois en vingt-quatre heures".

Durant la période qui vient d'être décrite, deux écrivains français ont contribué à la diffusion du quinquina en rédigeant des manifestes contre les praticiens qui refusaient de l'employer.

L'intervention de Boileau est première. Elle se produit même avant l'action de Talbot à la cour. L'Arrêt burlesque publié en 1675 est une satire ayant pour cible les médecins qui rejettent toute innovation. On connaît les termes de *l'Arrêt donné en la grand' chambre du Parnasse en faveur des maîtres ès-arts, médecins et professeurs de l'université Stogyre au pays des chimères, pour le maintien de la doctrine d'Aristote*.

On lit dans l'acte d'accusation: "Une inconnue, nommée Raison, aurait entrepris d'entrer par la force dans les écoles de la dite université ... Elle se serait ingérée de guérir et aurait réellement, et de fait, guéri quantité de fièvres intermittentes ... avec vin pur, poudre et écorce de quinquina et autres drogues inconnues audit Aristote et à Hippocrate ... , et ce sans saignée, purgation ni évacuation précédente; ce qui est non seulement irrégulier mais tortionnaire et abusif., ..".

La sentence n'est pas moins explicite: "La cour défend à la Raison et à ses adhérents de plus s'ingérer à l'avenir de guérir les fièvres tierces, double-tierces, quartes, triple-quartes ... par mauvais moyens et voyes de sortilège ... comme vin pur, poudres, écorce de quinquina et autres drogues non approuvées, ni connues des Anciens ... et, en cas de guérison irrégulière par icelles drogues, permet aux médecins de la dite Faculté de rendre, suivant la méthode ordinaire, la fièvre aux malades ... pour être ensuite traités selon les règles et, s'ils n'en réchappent, conduits du moins en l'autre monde suffisamment purgés et évacués".

Malgré cette charge, et peut-être à cause d'elle, Louis XIV qui l'approuvait entièrement s'attacha Boileau comme historiographe deux ans après, en octobre 1677.

La Fontaine publia le 24 janvier 1682 un long poème épique comprenant plus de six cents vers à la gloire du quinquina.

Le choix de ce sujet peut paraître imprévu aux lecteurs des *Fables* et des *Contes*. En fait plusieurs raisons l'avaient imposé. Il faut souligner d'abord que La Fontaine obéit à l'ordre "accompagné de grâce" de la duchesse de Bouillon, sa protectrice. Marie-Anne Mancini, nièce de Mazarin, avait épousé le duc de Bouillon, neveu de Turenne et frère du cardinal, grand aumônier de France. Son influence était grande à la cour et le poète ne manquait aucune occasion de célébrer la jolie duchesse, du moins avant qu'elle ne fût impliquée dans "l'affaire des poisons" et reléguée en province par Louis XIV. D'autre part, La Fontaine fréquentait le salon de Madame de la Sablière qui réunissait un petit groupe de savants. Elle était elle-même astronome et savait utiliser l'astrolabe. Le docteur Antoine Menjot, adepte des idées scientifiques de Pascal et opposant à celles de Descartes, donnait le ton. Il est probable que La Fontaine retrouvait là son ami, François de La Salle dit Monginot, qui avait publié sans nom d'auteur, en 1679, un opuscule *De la guérison des fièvres par le quinquina*. Dans cet ouvrage très didactique, ce dernier réhabilitait le quinquina "assez longtemps abandonné quoiqu'il méritât une meilleure destinée". Il fixait avec clarté les règles de son administration. Il signalait la prise de position d'un célèbre médecin de Londres (vraisemblablement Sydenham) qui l'appliquait à forte dose et à plusieurs reprises, et il ajoutait, seule allusion à l'activité de Talbot :

"D'autres ont fait secret de ce remède et donné avec hardiesse en imitant cette manière de prescrire".

La Fontaine est donc particulièrement bien documenté lorsqu'il s'engage dans la rédaction de

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

son poème. Il place ce dernier sous le patronage de Lucrèce dans l'espoir d'atteindre au plus haut degré de la poésie, à l'abri d'une tradition littéraire remontant à l'antiquité. Comme Boileau, il prend hardiment parti pour la science moderne contre l'Université et la tradition.

Le premier chant débute par une grande fresque évoquant le passé où l'on voit le monde accablé par la fièvre après que Prométhée ait dérobé le feu divin :

*... Aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boîte et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.*

Puis sans quitter la mythologie il précise :

*Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal a bien parlé,
C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Clotho(3), quand ses mains se lassaient de filer.*

Il décrit le malade accablé, frissonnant et perclus :

Frêle et triste jouet de la vague et des vents.

Il dit l'inefficacité de la thérapeutique:

*Le palais se noircit et la langue se sèche.
On respire avec peine et d'un fréquent effort.
Tout s'altère et bientôt la raison prend l'essor.*

Mais Apollon prend en pitié les hommes décimés par la fièvre :

*Il produit un remède au plus grand de nos maux :
C'est l'écorce du Kin, seconde panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots.*

La deuxième partie commence par un chant de victoire où La Fontaine se révèle habile courtisan :

*La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes
D'autres temps sont venus: Louis règne, et les dieux
Réservaient à son siècle un bien si précieux.
A son siècle ils gardaient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte ...
D'autres temps sont venus,. Louis règne, et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque ...*

Cependant, plus loin, il règle des comptes en ridiculisant

*... L'Ecole et ses suppôts.
On a laissé longtemps leur erreur au repos.
Le kina l'a détruite. On suit des lois nouvelles.*

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

La Fontaine fait alors un rappel d'histoire contemporaine. Parlant du quinquina, il écrit :
*Cependant près d'un siècle on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait? ...
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes!
Nous lui devons Condé ...
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux
Eût aussi sans ce bois languï maintes journées ...
Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire .. (4)*

Le poème se termine dans une envolée, lyrique certes, mais aussi, racoleuse :
*Le quina s'offre à vous. Usez de ses trésors.
Eternisez mon nom. Qu'un jour on puisse dire
Le chanfre de ce bois sut choisir ses sujets.
Phébus, ami des grands projets
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.*

Dans ces vers, La Fontaine mêle donc la mythologie et la découverte de notions nouvelles. Sa culture, classique et moderne à la fois, lui permet d'affirmer de deux façons différentes la vérité qu'il veut proclamer. Ce poème "pharmaceutique" est maintenant bien oublié. Peut être manque-t-il du souffle épique que l'auteur recherchait; mais il montre combien l'image de rêveur et de paresseux donnée par celui-ci dans ses Contes est loin de la réalité. La Fontaine fut pleinement engagé dans la vie intellectuelle de son siècle.

Extension de l'usage du quinquina

Pendant la période de pénétration du quinquina en sa cour, Louis XIV n'eut pas à solliciter, pour sa personne, les soins du *pyritriatre* anglais. C'est seulement en 1686 que le roi fut atteint d'une grave attaque de fièvre qui guérit après administration intensive du nouveau médicament. Il accepta volontiers celui-ci des mains de son médecin. Daquin note, dans le *Journal de la santé du roy*, à la date du 21 août 1686, les modalités de cette première prescription et ses résultats: "J'avais fait préparer pour l'occasion une once d'écorce de la racine du quina, bien pulvérisée et mise en infusion dans une pinte de Bourgogne ... Je lui en fis prendre quatre à cinq onces pour dose, de quatre heures en quatre heures, afin qu'il en ait le temps de prendre une assez forte dose pour empêcher le retour des premiers accès. Ceci réussit si heureusement que, quoique plus languissant et plein de vapeurs de vin, la fièvre cessa entièrement... Sa Majesté continua l'usage du fébrifuge jusqu'aux premiers jours d'octobre".

Cependant Louis XIV dut avoir plusieurs rechutes de fièvre. En effet, dans une lettre à sa fille datée du 25 septembre 1687, Madame de Sévigné constate que "le quinquina a fait auprès du roi ses miracles ordinaires".

En de telles circonstances Louis XIV faisait preuve d'une remarquable simplicité et d'une complète soumission aux médecins qui le soignaient. Ses serviteurs étaient souvent ses amis. Au cours d'une fièvre quarte, il apprit que Bontemps, son premier valet de chambre, était atteint lui-même "d'une fièvre double-tierce avec de grands redoublements". Alors, nous dit le marquis de

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

Sourches, grand prévôt et mémorialiste, "le maître lui témoigna dans cette maladie une amitié toute particulière".

La correspondance qu'échangeaient Racine et Boileau lorsqu'ils étaient séparés porte les marques de leur amitié profonde. Elle nous dit aussi les louanges du quinquina. Le 17 août 1687, Racine écrit à Boileau qui suit une cure à Bourbon-L'archambault pour une extinction de voix: "Je vous avais mandé qu'il fallait un miracle pour sauver Monsieur Hessein ; il est sauvé et c'est votre ami le quinquina qui a fait ce miracle". Le 23 août, Boileau lui répond: 'J'ai été ravi, charmé, enchanté du succès du quinquina, et ce qu'il a fait sur notre ami Hessein m'engage encore plus dans ses intérêts que la guérison de ma fièvre double-tierce". Et plus loin : "Quand vous verrez Monsieur Hessein faites le ressouvenir que nous sommes frères en quinquina puisqu'il nous a sauvé la vie à l'un et à l'autre".

En décembre 1689, tandis que la guerre de la ligue d'Augsbourg fait rage, Vauban s'effondre. Malade, il est obligé d'interrompre toute activité. Alors qu'il gît dans son lit à Lille, il reçoit une lettre de Louvois qui lui écrit: "Je suis fâché que vous soyez laissé manger par la fièvre que vous auriez pu chasser avec un peu de quinquina". La maladie est ambiguë et les plus hautes sommités médicales y perdent leur latin. Outre le quinquina, qui est alors la panacée, il est décidé de faire au malade une cure de lait de vache et d'ânesse. Il va finalement guérir. De quoi? Il n'est pas impossible de penser, avec Anne Blanchard, sa biographe, "qu'il fut atteint de malaria acquise en Flandre maritime au cours des travaux avec remuement de terre dans les marais et dans les ports".

L'action bénéfique du quinquina de nombreuses fois répétée va entraîner une extension abusive de ses indications. Non seulement on le prescrit au cours de fièvres bénignes, étiquées "rhumes", qui ont une évolution spontanément favorable, mais aussi au cours d'infections graves avec foyers profonds. Plusieurs exemples pourraient être donnés. Le plus remarquable est celui de Louis XIV atteint d'un abcès pararectal avec fistulisation périnéale secondaire. Durant plusieurs mois, à l'automne 1686, il eut, selon toute vraisemblance, des épisodes fébriles secondaires à la rétention de pus. Le quinquina qui fut donné ne pouvait entraîner d'amélioration. Seule l'intervention, le 18 novembre 1686, de Félix, son premier chirurgien, détermina la guérison. Pour limiter de tels errements, Monsieur de Bezançon, en 1690, insistera dans son *Nouveau Traité des fièvres* sur la nécessité d'utiliser le quinquina comme principal remède seulement dans les fièvres intermittentes et de ne pas le donner "si les parties nobles sont gâtées ou lors des grands abcès".

Mais bientôt le vin de quinquina échappa à la prescription médicale. Il fut absorbé à titre dépuratif. Ainsi en usait Louis XIV au changement de saison. Son effet "incisif et apéritif" ayant été souligné, il fut consommé dans les salons en vogue, avant, pendant et après les repas. Il devint convivial, à l'instar du café et du chocolat, boissons nouvelles. François Millepierres dans son livre, *La vie quotidienne des médecins au temps de Molière* cite ce texte: "L'autre jour, à Marly, Monseigneur le duc de Bourgogne, après un fort grand déjeuner avec Madame la princesse de Conti et d'autres dames, en envoya quérir des bouteilles chez les apothicaires du roi et en but le premier un grand verre; ce qui fut suivi par toute la compagnie qui trois heures après n'en dîna que mieux. Il me sembla même que cela lui avait donné un plus grand air de gaieté ce jour là".

Le quinquina est à la mode. C'est tout juste s'il n'est pas considéré comme aphrodisiaque. Il a en effet la réputation de rendre celui qui l'absorbe régulièrement "fort libre et caressant". En 1687, à Paris on joue au théâtre *Arlequin, prince du quinquina*, preuve éclatante de son grand crédit.

La fin du règne de Louis XIV

Après l'opération de la fistule, Louis XIV entre dans la deuxième partie de son règne. Il vit sous l'influence domestique de Madame de Maintenon qui imposa à la cour une grande austérité, disent les livres d'histoire de France en usage dans les écoles. Toutefois, durant le quart de siècle qui lui restait à vivre le roi eut des accidents de santé qui ont certainement contribué à ce changement d'atmosphère.

De 1686 à 1689, les fièvres le poursuivront, déterminant les prises répétées, justifiées ou non, de quinquina dans les vins de Champagne et de Bourgogne. Ce traitement gêne le roi, qui n'a jamais été un grand buveur. On réalise alors des infusions de l'écorce dans l'eau chaude et on fait ingurgiter au malade des en-cas composés de bouillon et d'œufs brouillés pour lui stabiliser l'estomac.

En septembre 1688, affaibli par les fièvres et immobilisé par des poussées de goutte, Louis XIV décide de confier le commandement des armées au Dauphin. Celui-ci, grand chasseur, se révèle piètre général. Il remplace bien mal le fougueux Condé, mort en 1686. Durant ces années, le roi semble dépassé par les événements et accumule de graves bévues qui dressent l'Europe contre lui. L'incendie du Palatinat, où Louvois laisse les troupes françaises piller et brûler tout sur leur passage, est une des plus graves.

De 1690 à 1693, il semble que sa santé fut meilleure. Daquin ne signale plus de fièvre durant ces trois années. Mais ce fait n'est pas déterminant car la vigilance de ce médecin-courtisan, dont le crédit a diminué depuis le départ de Madame de Montespan, se relâche nettement. Son journal s'écourte, puis s'arrête à la fin de l'année 1692. Il sera repris, après onze mois d'interruption, par Gui Cresent Fagon qui lui succède avec l'appui de Madame de Maintenon. A nouveau, ce dernier signale l'existence de poussées de fièvre qu'il traite chaque fois par du quinquina. Mais un mieux général a certainement existé puisque le roi a repris une partie de ses activités aux armées.

Le 26 juin 1693, il revient des Flandres lorsqu'il ressent plusieurs accès de fièvre. Le roi se précipite à Marly pour se faire soigner dans le secret. Il s'entête, en effet, à déguiser ses troubles car il a peur que la vision de sa déchéance physique ouvre la porte au désordre et à l'anarchie. Fagon écrit: "Comme cette fièvre était un retour de celle qui revenait de temps en temps depuis des années, il fallut l'arrêter au plus tôt. Nous crûmes nécessaire de faire prendre un scrupule(5) de nouvelle poudre de quinquina". Le fébrifuge nettement sous dosé ne modifia guère les accès fiévreux. Le séjour à Marly fut morose.

De retour à Versailles, le roi s'installe dans une vie routinière centrée sur la fièvre. Dans son journal, son médecin note: "C'est son jour de fièvre ... La fièvre ne vient pas ... Le roi continue à prendre son quinquina ... Le roi a eu la fièvre à six heures ... L'accès du roi fut assez violent et dura seize heures". Louis XIV, qui ne quitte plus Versailles, écrit à Monseigneur le Dauphin le 8 juin 1694 : "J'ai reçu la lettre que vous m'avez écrite sur la bataille qui a été gagnée en Catalogne ... La fièvre m'a pris hier sur les trois heures de l'après-midi. L'accès a duré neuf heures. Je suis sans fièvre présentement et j'ai pris du quinquina qui j'espère l'empêchera de revenir".

Mais il y a quelque chose de "cassé" chez Louis XIV. En 1694, la princesse Palatine, sa belle-sœur, écrit: "Le roi se laisse aller; il s'affaisse. Il paraît gros et vieux. C'est comme si Sa Majesté était devenue plus petite. Le visage est changé. A peine est-il reconnaissable. De jours en jours il se ride davantage". Pourtant le roi n'a que cinquante-six ans. Il s'éloigne du monde extérieur et cherche un refuge dans son palais de marbre. Pouvant à peine se soutenir, son image n'est plus celle d'un Apollon rayonnant. On lui donnera du quinquina, en vain et donc à tort, jusqu'à la fin de sa vie, par habitude et en dehors d'indication précise.

Parallèlement, et à plus ou moins bon escient, ses familiers en absorberont eux aussi. C'est ainsi que le duc de Saint Simon signale, dans ses Mémoires, que Monsieur de Beauvillier, membre du Conseil d'En haut, qui avait épousé la troisième fille de Colbert, "se crevait de

<http://www.ac-sciences-lettres-montpellier.fr/>

quinquina à Versailles pour une fièvre opiniâtre accompagnée d'un sérieux dévoiement". Il monta cependant en carrosse pour rejoindre, à Orléans, le nouveau roi d'Espagne, Philippe V, duc d'Anjou, qu'il devait accompagner jusqu'à la frontière.

Saint-Simon consomme lui même l'écorce péruvienne. Il écrit en 1707 :

"J'allais cet été à Forges du 20 juillet au 20 août pour m'y défaire d'une fièvre tierce que le quinquina ne faisait que suspendre".

Quelques années après, en novembre 1712, il fut invité à Courances chez le duc de Chevreuse; marié avec la fille aînée de Colbert, celui-ci était donc le beau-frère du duc de Beauvillier. A son arrivée il surprend son hôte qui absorbait à la dérobée un verre de quinquina dans l'espoir d'atténuer des douleurs gastriques depuis longtemps présentes. "Il se trouva l'estomac, remarque Saint-Simon, s'il prend du quinquina sans s'alimenter". Et de fait le duc de Chevreuse meurt peu après. Saint Simon conclut laconiquement: "On l'ouvrit et l'on trouva l'estomac percé".

Le quinquina fut encore prescrit, contre toute raison, à Louis XIV peu avant sa mort. Saint-Simon a décrit ces événements. Le roi se plaignait depuis plusieurs jours d'une douleur dans la jambe au sujet de laquelle Fagon avait dit que c'était "une manière de goutte-crampe". Le jeudi 22 août 1715, la situation s'aggrava. L'archiatre royal appela en consultation quatre confrères. Ces derniers, après avoir examiné le membre douloureux où paraissaient des marques noires de gangrène, félicitèrent cependant Fagon "de ses savantes connaissances et de son admirable conduite. Ils furent d'accord avec lui pour faire prendre au malade, sur le soir, du quinquina à l'eau et lui destiner pour la nuit du lait d'ânesse". Ce fut le dernier remède qu'il absorba. Le 25 août, jour de la Saint Louis, une aubade fut donnée, comme à l'ordinaire, devant la fenêtre d'un roi mourant. Le décès intervint le 1er septembre à huit heures.

Au dernier chapitre de son livre *L'allée du roi*, Françoise Chandernagor s'est pluée à évoquer Madame de Maintenon terminant la rédaction de ses mémoires. Elle écrit : "Voilà quatre ans que je me suis enfermée dans Saint Cyr, mais je souffre depuis trois mois d'une petite fièvre lente qui m'aura bientôt délivrée. On me traite au jus de pavots, au quinquina et au vin de Bordeaux ...".

Certes, en la fin du règne de Louis XIV il y eut une extension néfaste de l'emploi du quinquina susceptible d'entraîner confusion et dépréciation du produit ; mais il n'y eut jamais remise en cause d'un acquis fondamental: la poudre péruvienne était bien le remède électif des fièvres intermittentes. L'italien Francesco Torti, dont on a dit qu'il assura la victoire définitive du quinquina en ce domaine, publia à Modène, en 1709, un livre consacré au *Traitement des fièvres pernicieuses* où il codifia les règles de son utilisation. Elles furent suivies par l'Europe entière. Elles étaient encore proposées par Trousseau et Pidoux, en 1855, dans leur *Traité de thérapeutique et matière médicale*, vingt ans après l'isolement par Pelletier et Caventou du sulfate de quinine, principe actif de l'écorce de cinchona.

Ainsi, à la cour du roi Soleil s'est affirmée l'existence d'une relation étroite entre la poudre de quinquina et la maladie des fièvres intermittentes qu'on appellera plus tard malaria (fièvre du mauvais air) et finalement *paludisme* (fièvre des marécages), découverte féconde qui a permis au plan clinique un premier classement de la multitude des fièvres mystérieuses décrites jusque-là et qui proposait à l'humanité le premier traitement systémique d'une maladie infectieuse.

NOTES

- (1) Le comte de Grammont avait, dans cette courte épigramme, parodié une chanson de l'opéra de Lulli-Quinault *Alceste* ou le triomphe d'Alcide.
- (2) Jeu de billes où l'on creuse un trou dans la terre contre un mur.
- (3) *Clotho* : une des trois Parques. Elle filait la destinée des hommes.
- (4) Ici La Fontaine cherche à amadouer son vieil ennemi qui s'opposait à son élection à l'Académie Française. Colbert mourra en 1683. Ironie du sort, quelques mois après La Fontaine fut élu titulaire du fauteuil laissé vacant par ce décès.
- (5) Le scrupule, littéralement "petit caillou", était la vingt-quatrième partie de l'once.

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

XVIIe-XVIIIe siècles

Ouvrages médicaux

BALDO (S.), *Cortex peruviae redivivus, profligator febrium assertus ab impugnationibus Melippi Protimi medici belgea*, Benedicti Guaschi, Gênes, 1656.

BEZANCON (M. de), *Nouveau traité des Fièvres*, Laurent d'Houry, Paris, 1690. MONGINOT (de la Salle F. dit) *Traité de la guérison des fièvres par le quinquina*, Guillaume Barbier, Lyon, 1679.

STURMIO (R.), *Febrifugi peruviani vindiciarum pars prior. Pulveris historiam complectens e jusque vires et proprietates juxta sensum dogmaticorum exhibens*. Petrum Oosterhout, Delphis, 1659.

Ouvrages littéraires

BOILEAU (N.), *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1979.

La FONTAINE (J. de), *Œuvres complètes*, t. 2, *Œuvres diverses*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1958.

SAINT-SIMON (Louis de Rouvray, duc de), *Mémoires - Addition au journal de Dangeau*, Bibliothèque de la Pléiade, 7 vol., Gallimard, Paris, 1983.

SEVIGNE (Marie de Rabutin-Chantal, marquise de) *Correspondance*. Bibliothèque de la Pléiade, 3 vol., Gallimard, Paris, 1963.

XIXe-XXe siècles

BLANCHARD (A.), *Vauban*, Arthème Fayard, Paris, 1996.

BLUCHE (F.), *Louis XIV*, Arthème Fayard, Paris, 1986.

CAROL Y (M.), *Le corps du Roi-Soleil*, ImagoEditions de Paris, Paris, 1990.

CHANDERNAGOR (F.), *L'allée du Roi*, Julliard, Paris, 1981.

DEON (M.), *Louis XIV par lui-même - Morceaux choisis du roi*, collection FolioGallimard, Paris, 1991.

DUCHENE (R.), *La Fontaine*, Arthème Fayard, Paris, 1990.

DULIEU (Louis), *La Médecine à Montpellier*, 1. III, *L'époque classique*, 2^e partie, Les Presses Universelles, Avignon, 1986.

FONSSAGRIVES (J.B.), *Poème du quinquina de la Fontaine*. Compte-rendu des travaux du congrès scientifique de France, Montpellier, décembre 1868. Jean Martel aîné, Montpellier, 1870.

MILLEPIERRES (F.), *La vie quotidienne des médecins au temps de Molière*, Hachette, Paris, 1965.